Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
18 RUE GUILLAUME PELLICIER
34004 MONTPELLIER CEDEX 1 - 04 67 92 29 33

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3893

LE MATRICULE DES ANGES

N°141. Mars 2013

Le mensuel de la littérature contemporaine

Claude Simon
L'Or des fous
Liao Yiwu
Sarah Hall
Shalom Auslander
Jean-Yves Tadié

Horacio Castellanos Moya

Le passe frontières

M 06719 - 141 - F: 6,00 €

Eléments de recherche : ***DONNER LA PAGE ENTIÈRE*** MÉTAILIÉ ou EDITIONS MÉTAILIÉ : maison d'édition, toutes citations

Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
18 RUE GUILLAUME PELLICIER
34004 MONTPELLIER CEDEX 1 - 04 67 92 29 33

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3893

DOSSIER

L'écriture et l'exil

D'une vie cernée par la violence et la peur, le Salvadorien Horacio Castellanos Moya fait une œuvre d'une rage vivifiante. Écrivain et journaliste en perpétuel exil, il a choisi la seule nation qui lui vaille : la littérature.

Que ce soit lors de rencontres publiques ou en interview avec les journalistes, Horacio Castellanos Moya est toujours confronté aux mêmes questions : « vos romans sont-ils politiques ? » Philippe Ollé-Laprune, le directeur de la Casa refugio à Mexico se souvient de la manière avec laquelle l'auteur de *Déraison* (cf. Lmda N°107) avait déjoué l'attente du public, toujours prêt à entonner le chant des partisans : HCM avait répondu à l'injonction de l'engagement politique en évoquant Dostoïevski et Balzac, plutôt que la guérilla et le cocktail Molotov. Au moment de la publication en poche du très vitriolesque *Le Dégoût*, le Salvadorien, nous avait expliqué (cf. Lmda N°65) que si la politique était effectivement un sujet de ses romans, celle-ci n'était pour autant pas un objectif de son travail. Artiste et non personnalité engagée, il n'envisage qu'une finalité à son écriture : la littérature et seulement la littérature. On observe, d'ailleurs, à le lire, que les tortionnaires et les « terroristes », autrement dit la junte et les communistes sont la plupart du temps renvoyés dos-à-dos. HCM ne prend pas parti, sinon contre les deux camps. Son œuvre, nourrie à la guerre civile du Salvador (100 000 morts de 1979 à 1992), dénonce l'extrême violence des pays d'Amérique centrale, la bêtise crasse de la classe dirigeante autant que du peuple. Influencée, à ses débuts, par le style d'un Thomas Bernhard auquel *Le Dégoût* emprunte et la voix et le nom, l'œuvre déverse des tombereaux d'ironie, de colères et de moqueries en même temps qu'elle pénètre au cœur de la violence et du mal, ne se sauvant du désastre que par le biais d'un rire qui passe du jaune à la folie. Assez de fiel en tout cas pour condamner son auteur à l'exil afin d'échapper, étudiant, à la pression des militaires, et après la parution du *Dégoût*, aux menaces de mort…

Voyageur intercontinental, Horacio Castellanos Moya est venu au monde avec les gènes du passeur de frontières. S'il naît en 1957 à Tegucigalpa, la capitale du Honduras, c'est avec la nationalité salvadorienne : son père est alors attaché culturel pour l'ambassade du Salvador au Honduras. *« C'était un homme de 43 ans avec une grande expérience de la vie. Il avait notamment été condamné au peloton d'exécution pour avoir participé à un coup d'État, une condamnation à laquelle il a fort heureusement échappé. Ma mère était une très jeune Hondurienne d'environ 19 ans, qui venait de rentrer au pays après avoir terminé ses études à l'internat Holy Cross de Washington D.C. Les astres s'étaient sans doute concertés pour que leur rencontre ait lieu au bar du Country Club de Tegucigalpa. »*

Attaché culturel, condamné à mort, animateur à la télévision, publicitaire, le père meurt quand le fils a 13 ans, *« il travaillait alors dans la publicité pour une chaîne de télévision »*.

Les quatre premières années, au Honduras, ce sont les grands-parents maternels qui élèvent le futur écrivain. *« Mon grand-père était un important dirigeant du Parti national conservateur, il a même été président de ce parti, et mes souvenirs les plus intenses sont liés à lui. Une fois, ses adversaires ont posé une bombe qui a détruit la façade de la maison ; une autre fois, un individu est entré dans son bureau pour le tuer mais mon grand-père, qui avait toujours sur lui son revolver 38 Special, a réussi à maîtriser l'individu en question et le coup de feu ne le blessa que légèrement. Des années plus tard, le journaliste hondurien Manuel Gamero, directeur du quotidien* Tiempo, *m'a dit que si quelqu'un voulait savoir si un coup d'État se préparait au Honduras, le mieux était de s'entretenir avec mon grand-père. »*

« Si quelqu'un voulait savoir si un coup d'État se préparait au Honduras, le mieux était de s'entretenir avec mon grand-père ».

On trouve trace de cette enfance hondurienne dans un roman écrit de 2004 à 2005 alors que l'écrivain se trouve en résidence-refuge à Francfort en Allemagne : *Effondrement* reprend ainsi des éléments biographiques. On y entend la voix acide de doña Lena, l'épouse du président du Parti national, qui refuse bec et ongles (bien tranchants) que soit prononcé le mariage de sa fille avec un *« Salvadorien communiste »*, une engeance que doña Lena voudrait voir brûler en enfer. Dans le roman, un fils est né déjà de cette union entre la jeune Hondurienne (22 ans, le jour du mariage) et l'étranger (47 ans). Si le roman reflète les souvenirs du jeune Horacio, on comprend que l'œuvre vienne répondre, des années plus tard, à la haine et au mépris déversés par la grand-mère maternelle.

Il ne devait pas être simple, à la fin des années 60 d'être né salvadorien en terre hondurienne. En 1969 les deux pays s'affrontent dans ce qu'on a appelé… la guerre du football. En 1969, le Honduras et le Salvador, entre lesquels la tension est forte en raison

Eléments de recherche : ***DONNER LA PAGE ENTIÈRE*** MÉTAILIÉ ou EDITIONS MÉTAILIÉ : maison d'édition, toutes citations

Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
18 RUE GUILLAUME PELLICIER
34004 MONTPELLIER CEDEX 1 - 04 67 92 29 33

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3893

Isabelle Lévy-Lehmann

notamment de l'exil des paysans salvadoriens chez le voisin, se retrouvent dans la même poule éliminatoire de la Coupe du monde. Émaillé d'incidents, le match aller conduira même une supportrice salvadorienne au suicide après la défaite à la dernière minute de son équipe. Le match retour verra l'hôtel des joueurs honduriens incendié et ceux-ci perdre lourdement après une nuit sans sommeil. Deux supporters sont tués et cela entraîne aussitôt des représailles chez les Salvadoriens immigrés au Honduras. Un troisième match a lieu à Mexico qui ne calma pas les esprits. Le 14 juillet 1969 un avion militaire salvadorien lâchait une bombe sur Tegucigalpa. La guerre était déclarée. *« Cette guerre* (aussi appelée « guerre des cent heures ») *a généré en moi une contradiction très forte. Nous vivions au Salvador : ma mère était Vice-Consul du Honduras et mon grand-père maternel était le second élu à la Présidence de la République (une sorte de Vice-Président) du Honduras, tandis que mon père participait en tant qu'animateur aux campagnes de radio du Salvador contre le Honduras. C'était une drôle de situation. »* Quatre jours après le déclenchement de la guerre, sous la pression internationale, le conflit cessait. On comptait 2 000 morts dans chaque camp.

De retour au Salvador, l'enfant est placé dans un collège privé mariste de la capitale, San Salvador. *« Ce n'était pas pour une question de religion mais pour une question de statut social. Les enfants de la classe moyenne supérieure avaient le choix entre deux écoles : celle des*

Eléments de recherche : ***DONNER LA PAGE ENTIÈRE*** MÉTAILIÉ ou EDITIONS MÉTAILIÉ : maison d'édition, toutes citations

Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
18 RUE GUILLAUME PELLICIER
34004 MONTPELLIER CEDEX 1 - 04 67 92 29 33

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3893

DOSSIER HORACIO CASTELLANOS MOYA

Maristes et celle des Jésuites. Tout simplement. » Le souvenir de cette éducation donne quelques pages fort réjouissantes de *Le Dégoût* : « *avoir étudié avec les frères maristes, c'est ce qui a pu m'arriver de pire dans ma vie.* (…) *avoir étudié sous les ordres de ces gros homosexuels a été ma pire honte* (…) *et il n'y a rien de plus abject que d'avoir eu l'esprit façonné par les maristes pendant onze ans,* (…) *onze années de castration spirituelle.* » De son aveu aujourd'hui, Castellanos Moya n'a jamais été un élève brillant, « *j'étais suffisamment sérieux pour ne pas être puni* ».

Horacio Castellanos Moya ne s'étend guère sur ses souvenirs. L'homme répond rapidement aux questions qu'on lui envoie par courriers électroniques, mais on devine qu'il y répondrait plus volontiers s'il pouvait partager un verre de whisky (et un cigare de Cuba) avec son interlocuteur.

On pensait que naître chez un attaché culturel avait dû lui ouvrir les portes des bibliothèques assez tôt. Il n'en serait rien : « *J'ai commencé à lire à l'âge de 16 ans environ. Je n'ai jamais lu de livres pour enfants et à l'école, le cours de littérature espagnole me semblait assez répugnant. J'ai alors cherché des recueils de poèmes pour écrire des paroles de chansons, parce que je voulais être musicien de rock : j'ai d'abord découvert les paroles de Bob Dylan puis les poèmes de Walt Whitman. Mais j'ai tout de suite eu les livres d'Henry Miller et de Dostoïevski entre les mains, et ma passion a alors commencé.* »

Il passe l'équivalent du baccalauréat et écrit donc des paroles de chansons avec un ami. La poésie lui semble plus intéressante que la chanson et il laisse tomber la musique. Un recueil de poèmes et une anthologie paraîtront sous son nom. Mais assez rapidement, Castellanos Moya se met à l'écriture de nouvelles et la prose remplace définitivement la poésie.

Il entre à l'Université, alors aux mains des militaires et « *des fascistes* ». Au sein d'un groupe d'amis il y publie une revue littéraire « *très artisanale* ». « *Il était déjà plus ou moins clair pour moi que je deviendrai un écrivain.* »

On peut l'imaginer, lui ou ses semblables, dans un San Salvador où la tension politique cristallise de plus en plus de violence. « *La vie au Salvador ressemblait à celle que l'on trouve typiquement sous les régimes militaires : beaucoup de répression, d'assassinats, d'espionnage. Je n'étais pas engagé politiquement pendant cette période, je suis d'ailleurs parti étudier à Toronto, au Canada, début 1979. Je raconte cela dans un recueil d'essais personnels intitulé* La Metamorfosis del sabueso (publié au Chili) *qui, malheureusement, n'est pas traduit en français.* » L'université salvadorienne était « *un champ de bataille entre la gauche et les militaires. Un lieu militarisé, avec des soldats armés de fusils exigeant les papiers de tous ceux qui entraient sur le campus, des soldats menaçants qui arpentaient les couloirs ; le mot marxisme était banni des programmes. Le recteur était un riche propriétaire terrien d'extrême droite ; il fut exécuté par les membres de la guérilla dans une embuscade à l'entrée du campus. En guise de représailles, la droite assassina le doyen d'Économie, qui était un homme proche des communistes. C'était comme ça à cette époque : œil pour œil. Ce n'était donc pas l'ambiance la plus propice aux études. De plus, mes amis poètes ont commencé à s'engager aux côtés des guérilleros. Pour ma part, je n'ai eu ni leur courage ni leur foi : j'ai décidé de plier bagage.* »

1979, c'est le début de la guerre civile au Salvador. Il ne reste qu'un an à Toronto dont il garde la nostalgie des bars et où il apprend à se sentir complètement étranger. Il est déjà l'auteur d'un recueil de poèmes (dont l'édition brûlera quand l'université salvadorienne sera à nouveau assiégée par l'armée – « *une chose pas si mauvaise pour moi tant mes poèmes étaient mauvais* ») quand il débarque au Canada. L'université de Toronto publiera une anthologie qu'il a préparée : *La margarita emocionante*, titre emprunté à un vers de Roque Dalton. « *J'y avais inclus les poètes de ma génération.* »

« J'ai tout de suite eu les livres d'Henry Miller et de Dostoïevski entre les mains, et ma passion a alors commencé. »

« Mes amis poètes ont commencé à s'engager aux côtés des guérilleros. Pour ma part, je n'ai eu ni leur courage ni leur foi : j'ai décidé de plier bagage. »

L'errance commence. Après le Canada, il met le cap sur le Nicaragua, puis s'installe au Costa Rica avant de revenir quelques mois au Salvador. « *Le 4 mars 1980, tandis que je passais la frontière entre le Salvador et le Honduras, j'ai appris par le journal que l'état de siège avait été décrété. Je suis donc resté au Honduras quelques mois et je suis ensuite parti au Costa Rica, où j'ai eu beaucoup de mal à survivre, voilà pourquoi je me suis rendu au Mexique en septembre 1981, en quête d'opportunités. Je ne suis pas revenu au Salvador avant 1988, date à laquelle j'ai commencé peu à peu à retisser des liens.* »

S'il touche un peu au journalisme (« *pour gagner ma vie alors que je suis étudiant* ») avant de quitter le Salvador pour le Canada, il va développer sa carrière dans la presse au Mexique, surtout, où il va vivre pratiquement durant toute la guerre civile. « *Je travaille d'abord dans une agence de presse en lien avec la gauche salvadorienne qui avait son siège dans la ville de Mexico. Puis j'ai travaillé au sein de plusieurs médias mexicains, toujours dans le domaine de l'international, en me spécialisant dans les conflits en Amérique centrale. J'ai gagné ma vie ainsi, jusqu'à ce que je revienne vivre au Salvador en mai 1991. En général, dans les années 80 au Mexique, les exilés que nous étions vivaient dans l'attente de ce qui allait se passer dans notre pays, et bien que nous n'ayions pas d'organisation militante, notre vie était fortement conditionnée par les événements de la guerre. Nous étions tous infectés par la politique. Aujourd'hui, je sais à peine ce qui s'y passe.* »

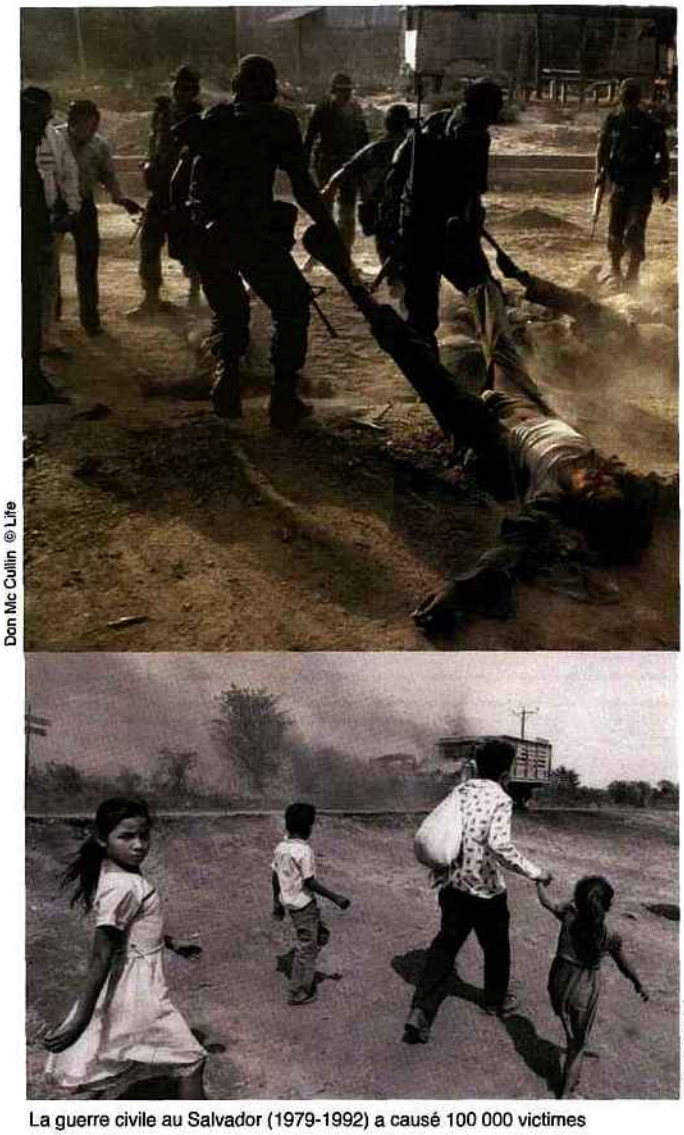
Très peu en contact avec d'autres écrivains, notamment les Mexicains, il consacre moins de temps à son œuvre qu'au journalisme. Il publie toutefois un recueil de nouvelles, *Perfil de prófugo*, aux éditions mexicaines Claves Latinoamericanas en 1997. « *Le livre est passé complètement inaperçu. Il s'agissait d'une petite maison dont le directeur allait ensuite devenir mon beau-père. Quelques années plus tard, en 1988, j'ai remporté le Prix National du roman organisé par l'Université Centre-américaine (UCA) avec mon premier roman,* La Diáspora *(il n'existe pas de version française). Le livre a été publié à*

Eléments de recherche : ***DONNER LA PAGE ENTIÈRE*** MÉTAILIÉ ou EDITIONS MÉTAILIÉ : maison d'édition, toutes citations

Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
18 RUE GUILLAUME PELLICIER
34004 MONTPELLIER CEDEX 1 - 04 67 92 29 33

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3893



Don Mc Cullin © Life

John Hoagland

La guerre civile au Salvador (1979-1992) a causé 100 000 victimes

San Salvador un an après, en juin 1989, au paroxysme de la guerre. Invité à la cérémonie de remise des prix, j'ai pris le risque de me rendre au pays pour quelques jours. Les prêtres jésuites qui dirigeaient cette institution ont été assassinés par l'armée quelques mois plus tard. »

La Díaspora ouvre donc la voie aux romans. *« J'ai l'impression que ce n'est pas moi qui ai abandonné la poésie, c'est plutôt elle qui m'a délaissé parce que j'ai commencé à lui faire des infidélités avec la prose. Mon premier livre de nouvelles,* ¿Qué signo es usted, niña Berta?, *a été publié au Honduras fin 1981, et je crois qu'à partir de ce moment-là, la poésie a pris ses distances avec moi de façon intempestive. Il se pourrait également que l'intensité d'un conflit social débouchant sur une guerre civile ait généré en moi tant d'histoires que mon passage au roman se soit produit naturellement. Je n'ai jamais été très sûr de ce qui s'est passé. »*

Il rentre au Salvador en 1991, dans le cadre d'un projet journalistique : il s'agissait de fonder un mensuel, *Tendencias*. Puis, avec d'autres, il fonde l'hebdomadaire *Primera Plana* qui ne survivra qu'une année. En 1997, il publie à San Salvador le roman pamphlétaire *Le Dégoût* : une charge sans concession, aussi terrible que jouissive, à la manière de Thomas Bernhard (le sous-titre d'ailleurs en espagnol est explicite : *« Thomas Bernhard à San Salvador »*). Si le livre suscite de l'enthousiasme, il génère aussi un lot d'antipathies et de menaces téléphoniques anonymes. *« Je n'ai jamais su s'il s'agissait de gens de droite, de gauche ou des réactions spontanées, exacerbées par les critiques émises par le personnage du livre à propos de la bière et des pupusas* (plat national) . *La seule chose que je peux vous dire, c'est qu'après cela, à deux occasions au moins, des amis diplomates d'autres pays m'ont rapporté avoir entendu dire du mal de moi, de la part de hauts fonctionnaires du gouvernement de droite. »*

Menacé, l'écrivain s'exile à nouveau. De 1997 à 1999, il ne cesse de déménager : Guatemala, puis en Espagne Madrid, Barcelone et Bâle en Suisse. *« C'était une vie au jour le jour. Je ne pouvais pas rester en Espagne plus de trois mois, je n'avais qu'un visa touristique. Alors je faisais un saut chez mon frère en Suisse (Schengen n'existait pas à l'époque), et puis de là-bas je revenais en Espagne, puis en Amérique. »*

Il retourne au Mexique fin 1999 invité par le journaliste Raymundo Riva Palacio pour participer à la création du journal *Milenio Diaro*. Il devient le rédacteur en chef de la revue *Milenio Semanal*. Cette période de stabilité ne durera guère : *« Lorsque Raymundo a quitté le journal à cause des pressions exercées par la femme du président mexicain Fox, nous avons été nombreux à le suivre, fidèles à la confiance qu'il nous avait témoignée. Cela s'est passé fin 2001. Je me suis retrouvé de nouveau sans emploi, mais avec quelques économies, et j'en ai alors profité pour écrire un roman,* Là où vous ne serez pas. *Lorsque mes réserves se sont épuisées, j'ai recommencé à vivre au jour le jour. C'est alors que j'ai postulé au programme Casa refugio avec l'aide de mon ami Philippe Ollé-Laprune qui dirige ce programme au Mexique. Mais il a fallu environ un an et demi avant que ma candidature ne soit acceptée et pendant cette période, je suis allé travailler au Guatemala, comme rédacteur d'événements spéciaux pour* El Periódico. *Jusqu'à ce que finalement, en juillet 2004, je m'envole pour Francfort. »*

En résidence là-bas, il y écrit *Effondrement* avant de bénéficier du programme des cités refuges à Pittsburg où il résidera deux ans et enseignera à l'Université avant d'aller donner des cours à celle de Tokyo pendant six mois.

Aujourd'hui, le globe-trotter enseigne l'écriture créative en langue espagnole à l'Université d'Iowa dans le Nord des États-Unis *« au beau milieu des plaines du Midwest »*. Quand on lui demande quels liens il conserve avec la Salvador, il fait une réponse d'écrivain de l'exil : *« J'y ai de la famille et des amis. Durant les trois dernières années, depuis que la droite troglodyte a quitté le pouvoir, j'ai visité le pays une fois par an. La relation est complexe. Je me sens loin et chaque fois plus détaché, bien que les souvenirs soient encore bien présents. »* L'homme acquiesce quand on lui demande s'il se sent citoyen de la seule littérature : *« Le chemin qui m'a guidé tout au long de ma vie a été la littérature, le besoin de raconter les histoires que je raconte. »*

Propos rapportés par Thierry Guichard
Traductions : Adriana Romero-Nieto
et Mélanie Gros-Balthazard

BIBLIOGRAPHIE

- *Le Dégoût*, Les Allusifs, 2003
- *La Mort d'Olga María*, Les Allusifs, 2004 (10/18, 2006)
- *L'Homme en arme*, Les Allusifs, 2005 (10/18, 2009)
- *Déraison*, Les Allusifs, 2006 (10/18, 2009)
- *Le Bal des vipères*, Les Allusifs, 2007 (10/18, 2011)
- *Là où vous ne serez pas*, Les Allusifs, 2008 (10/18, 2012)
- *Effondrement*, Les Allusifs, 2010
- *La Servante et le catcheur*, Métailié, 2013

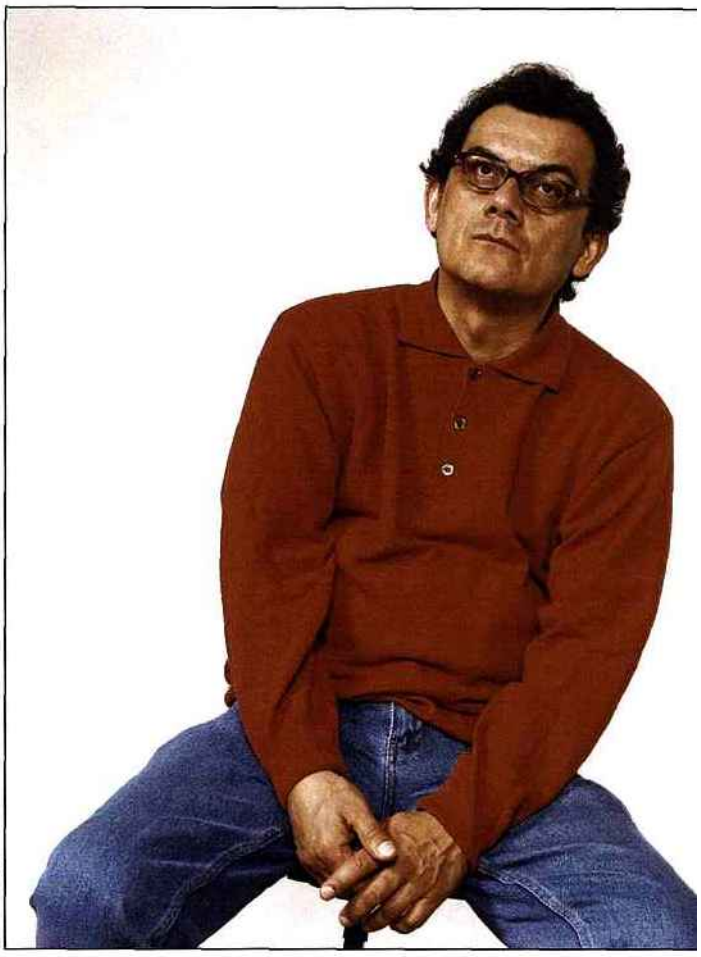
Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
18 RUE GUILLAUME PELLICIER
34004 MONTPELLIER CEDEX 1 - 04 67 92 29 33

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3893

Auteur d'une œuvre qui plonge au cœur du mal, Horacio Castellanos Moya mêle le dégoût que lui inspirent ses pays d'origine à la nostalgie des terres natales. Tissés d'éléments autobiographiques, ses romans sont une charge virulente contre la bêtise, la violence et le pouvoir.

La violence en héritage


Isabelle Lévy-Lehmann

On pourrait définir plusieurs voies à l'œuvre du Salvadorien telle qu'elle nous apparaît en France. Par la grâce de la défunte maison d'édition Les Allusifs, ses romans ont trouvé un lectorat français avide de poursuivre la fréquentation de cet infréquentable. Virulents dans le rejet spectaculaire du Salvador avec *Le Dégoût*, les romans de Castellanos Moya se sont trouvé un équilibre avec la tétralogie de la famille Aragón qui débute avec la fuite au Mexique d'Alberto Aragón, l'ancien ambassadeur salvadorien autour duquel un détective va enquêter, mettant au jour la ruine d'un alcoolique (à la manière du Consul de Malcom Lowry) et d'un pays, puisqu'à la corruption du corps répond celle de tout un système politique. Les trois premiers titres de la tétralogie trouvent leur contrepoint avec *La Servante et le catcheur* qui paraît aujourd'hui et où c'est par le biais de la classe des humbles que l'Histoire est saisie.

La grande force du romancier, dans chacun de ses livres, réside dans la voix qui prend la parole. Du « je » au « il », du récit au dialogue comme celui qui ouvre *Effondrement*, c'est toujours avec une puissance hypnotique que s'imposent les voix, logorrhéique la plupart du temps, et qui déverse son lot d'abominations, de violences ou de mesquinerie. Peu d'horreurs sont montrées, mais tout est dit.

La langue de Moya semble surgir d'une trop grande rétention, comme l'eau d'un barrage qui cède, et emporte avec elle les derniers oripeaux qui masquaient un tant soit peu la folie de celles et ceux qui parlent.

On aurait aimé avoir l'écrivain devant nous, prendre le temps et quelques verres avec, pour descendre au cœur de sa salle des machines, saisir d'où vient la force qui porte ces fictions où résonne toujours un rire dont on ne sait s'il est une défense ou un cri. Mais février a peu de jours et l'Atlantique trop de kilomètres…

Horacio Castellanos Moya, on ne connaît en France qu'une partie de vos livres, huit de vos romans, mais aucun de vos essais. Quel genre d'essais avez-vous publiés ?

J'ai publié deux recueils d'essais. Le premier, intitulé *Recuento de incertidumbres. Cultura y transición en El Salvador* (1993) (*Décompte des incertitudes. Culture et transition au Salvador*), traite, pour la plupart des textes, des défis à relever dans le milieu culturel lors du processus de transition démocratique après la guerre civile. J'ai écrit ces textes-là au début des années 90 ; ils correspondaient pour une large part à ce moment historique sur le plan de la culture politique ; c'est un livre épuisé depuis longtemps, et qui n'a pas dépassé les frontières du Salvador. Le second recueil, intitulé *La Metamorfosis del sabueso (Ensayos personales y otros textos)* (*La Métamorphose de l'enquêteur (Essais personnels et autres textes)*), publié par les éditions de l'Université Diego Portales à Santiago du Chili en 2011, est une compilation de textes qui abordent principalement mon travail d'écrivain : les circonstances dans lesquelles j'ai pu écrire, la relation entre littérature et pouvoir…

Pouvez-vous établir une relation entre ces deux essais et vos romans ?

Je suppose que le peu d'essais que j'ai écrits m'ont permis d'esquisser une réflexion sur mes actions et le pourquoi de ces actions dans ma vie. Mais tout bien considéré, la relation entre ma fiction et mes essais me semble très ténue.

Les romans permettent-ils de mieux dire que l'essai ou le pamphlet ?

Évidemment, sinon, je ne les écrirais pas.

Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
18 RUE GUILLAUME PELLICIER
34004 MONTPELLIER CEDEX 1 - 04 67 92 29 33

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3893

Si l'on observe votre œuvre dans son ensemble, pourrait-on y voir des « périodes » comme on le fait avec certains peintres ?

J'aime ce rapprochement avec la peinture, même si je ne suis pas persuadé qu'il soit le plus exact. Un critique espagnol évoquait au moins deux mondes narratifs dans mon œuvre : celui qui dépeint la violence de l'après-guerre, et celui de la saga de la famille Aragón. Il ajoutait que le roman *Donde no estén ustedes* (*Là où vous ne serez pas*) est la charnière entre les deux mondes. Cela m'a paru plutôt juste.

Vos romans se déroulent dans un espace géographique qui excède le Salvador, puisqu'il y est aussi question du Honduras, du Guatemala… Est-ce que pour vous le sort de ces trois pays est lié ?

Vous avez oublié un pays, essentiel pour mon œuvre : le Mexique. Mon premier roman, *La Diáspora*, se passe au Mexique ; *Là où vous ne serez pas* également. Et le plus récent, *El Sueño del retorno* (*Le Rêve de retour*), qui sera publié en Espagne en mars prochain, se déroule aussi au Mexique. Et oui, je pense que les destins de ces quatre pays sont liés d'une manière ou d'une autre. Non seulement parce qu'ils ont appartenu à la Vice-Royauté de la Nouvelle-Espagne, mais surtout parce qu'ils forment une région culturelle que certains nomment Amérique centrale, au sein de laquelle on trouve des éléments communs et des vases communicants.

Vos romans explorent de l'intérieur la pratique du pouvoir, l'usage de la violence, le mal. Les premières pages de *La Servante et le catcheur* qui vient de paraître en France sont un bon exemple de ce travail sur la barbarie d'État. Désirez-vous explorer le mal universel ou ce mal-là est-il circonscrit à l'Amérique centrale ?

Le mal n'a ni nationalité ni contrée. Le mal est au cœur de l'homme, quelle que soit la langue ou la manière de s'habiller de celui-ci. Le genre d'émotions et de pensées qui se déploient quand le mal s'installe dans la vie sociale quotidienne se répète à diverses époques et sous diverses latitudes. Le plaisir d'exercer sa cruauté et le plaisir de tuer ont été identiques en Amérique centrale, en Irak, en Afghanistan, en Syrie et dans bien d'autres lieux récemment ; de la même manière que plusieurs décennies auparavant en Europe. Le mal peut revêtir n'importe quel uniforme, brandir n'importe quelle idéologie. C'est toujours le même, ne vous faites pas d'illusion.

Comme dans *L'Homme en arme*, votre personnage principal, le catcheur, est un tortionnaire. Mais à la différence de Juan Alberto Garcia, dit Robocop, qui était une machine à tuer, froide et impitoyable, le Viking est terriblement humain. Il aime, a le sens de la camaraderie, est victime des quolibets de ses camarades et se meurt lentement. Malgré lui, le lecteur ne peut s'empêcher d'éprouver de la compassion pour ce barbare. Peut-on dire que votre point de vue rejoint les théories d'Hannah Arendt sur la banalité du mal ?

Je ne sais pas si je rejoins la théorie de la banalité du mal d'Arendt, mais oui je suis convaincu de la quotidienneté du mal ; quand les sociétés sont régies principalement par ses règles (le plaisir de la torture, du crime et celui de provoquer de la douleur), la banalité surgit, car toute routine est banale.

Dans *La Mort d'Olga Maria* et dans *Effondrement*, vous donniez la parole à des représentantes hystériques de la haute bourgeoisie. Cette fois, avec *La Servante et le catcheur*, vous la donnez à une femme du peuple, fidèle et honnête. Pourquoi ce renversement de perspective ?

C'était le personnage qu'il fallait pour le roman. Aussi bien le Viking que María Elena avaient déjà fait une apparition en tant que personnages secondaires dans *Tirana memoria* (*Mémoire tyrannique* – roman non traduit en français) ; mais dans ce roman-là on ne sait pas qu'il y a eu une histoire entre eux. En développant la partie du Viking, j'ai senti que son contrepoint naturel devait être María Elena. C'est comme ça que j'ai développé son personnage à elle, sans savoir que le roman deviendrait la tragédie de sa famille. C'est une femme du peuple fidèle et honnête, mais dont le monde s'effondre et se putréfie. Sa vision fidèle et honnête du monde s'évanouit devant la nouvelle réalité ; c'est pour ça que sa présence était aussi nécessaire dans un roman sur la terreur, sur le mal.

***Le Dégoût* emprunte le style de Thomas Bernhard. Un écrivain français, Oliver Rohe, a fait la même chose dans son premier livre (*Défaut d'origine*) parce que son narrateur (son alter ego) ne pouvait pas avoir sa « propre voix ». Avez-vous utilisé le style de Thomas Bernhard pour la même raison ? Était-ce une manière d'introduire une part autobiographique en mettant un effet de distanciation ?**

J'ai commencé à écrire *El Asco* – *Le Dégoût* sans savoir que j'allais en faire un livre. Les lectures de Bernhard m'avaient contaminé, et je me suis mis à écrire comme si j'étais lui par jeu. Bien vite je me suis aperçu que j'avais déjà une vingtaine de feuillets et j'ai continué. Bernhard est comme un serpent à sonnette : il t'hypnotise avec le ronronnement de sa prose puis d'un coup de dents t'inocule le venin de la raison. Mais *Le Dégoût* n'est pas un livre autobiographique. Les gens pensent que j'aime et n'aime pas les mêmes choses que le personnage de Vega. Or ce n'est pas le cas. Je ne suis pas neurasthénique comme Vega non plus. Du moins c'est ce que je crois.

« L'homme est ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas. La littérature permet d'en connaître les deux facettes. »

Vous usez beaucoup une forme d'ironie aussi qui ajoute de l'ambiguïté aux situations ou aux personnages. Par exemple, dans *Le Dégoût*, Edgardo Vega finit par devenir une caricature de misanthrope et sa fureur, qu'on est prêt à partager, devient tout à coup suspecte. Dans *La Mort d'Olga María*, la narratrice présente d'abord Olga María comme la victime d'une innocence pure et au fur et à mesure du monologue, on saisit à quel point elle était dévergondée. Dans *L'Homme en arme*, l'ironie consiste aussi à présenter un assassin tortionnaire en victime de la politique, etc. L'ironie est-elle pour vous un moyen de mettre en doute la réalité ?

Peut-être. L'ironie vient peut-être du fait que l'on croit être une chose et qu'on en est une autre. On veut paraître de telle manière, et l'on nous voit d'une autre manière. Nous autres, les êtres humains, nous vivons de l'imposture, et une fois que l'imposture révèle ses fissures, ses failles, l'ironie apparaît. Passer ensuite de l'ironie au sarcasme coule presque de source.

De l'ironie à l'humour, voire au comique, il n'y a parfois qu'un pas. Votre œuvre s'inscrit dans une tradition littéraire

Eléments de recherche : ***DONNER LA PAGE ENTIÈRE*** MÉTAILIÉ ou EDITIONS MÉTAILIÉ : maison d'édition, toutes citations

Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
18 RUE GUILLAUME PELLICIER
34004 MONTPELLIER CEDEX 1 - 04 67 92 29 33

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3893

qui invite le lecteur à plonger dans les abîmes du mal. Pourtant, il y a toujours chez vous une part de dérision, voire de grotesque. Quel rôle joue le grotesque ?

La vérité est que je n'ai pas réfléchi au rôle du grotesque dans mon œuvre. Si je me souviens bien, grotesque signifie ridicule, extravagant, grossier. Plusieurs de mes personnages pourraient réunir ces caractéristiques : le Viking s'inquiète de ce que sa mauvaise haleine puisse déranger le capitaine, son chef, alors que le cancer est en train de le ronger ; Joselito se prend pour un héros en tirant un coup de feu, sans savoir qu'il est en train de cribler de balles sa propre mère. Nous autres êtres humains, nous sommes ridicules par nature. La littérature nous dépeint ainsi, ce qui provoque une certaine moquerie et du sarcasme, mais aussi bien souvent de la compassion.

« Rassembler toutes les pièces du puzzle ? C'est un joli rêve ».

Bon nombre de vos romans se présentent comme des monologues. Vous pouvez écrire une histoire seulement si vous vous incarnez dans un personnage, quand bien même il s'agirait d'une femme (comme dans *La Mort d'Olga María*) ?

La Sirvienta y el luchador – La Servante et le catcheur est entièrement rédigé à la troisième personne, mais de nombreux lecteurs ont l'impression qu'il s'agit de la première personne, parce que les événements sont vus et racontés depuis le point de vue de chaque personnage. Et oui j'aime incarner mes personnages, me métamorphoser en eux, comme dirait Canetti. Cela me plaît moins d'utiliser un narrateur omniscient, qui raconte d'en-haut, avec ce ton paternaliste qui me dégoûte.

Vos narrateurs sont, a priori, assez éloignés de vous : femmes de la bourgeoisie proche du pouvoir, membre d'un commando qui ne sait faire que tuer… Est-ce pour vous un moyen de vivre d'autres vies que la vôtre ?

C'est une façon d'étendre l'expérience, de tenter de voir le monde d'une autre manière, depuis d'autres souliers, sans savoir recours aux préjugés. Cela permet de briser le moule des bons et des méchants, et de s'approcher de la complexité de l'être humain, dans lequel dominent les zones grises et obscures. L'homme est ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas. La littérature permet d'en connaître les deux facettes.

Dans *Le Dégoût*, Vega évoque l'assassinat de « *la dame de Trabanino* » qui ressemble beaucoup à l'assassinat d'Olga María (in *La Mort d'Olga María*) où l'on trouve « *Robocop* » qui est le narrateur de *L'Homme en arme*. Vos romans ne sont-ils pas les pièces d'un puzzle ? Que verra-t-on une fois toutes les pièces rassemblées ?

Les masques

Après *Là où vous ne serez pas*, *Effondrement* et *Tirana memoria* (non traduit), *La Servante et le catcheur* est le dernier volume de la tétralogie qu'Horacio Castellanos Moya a consacré à l'histoire désastreuse du Salvador à travers celle, tout aussi désastreuse, de la famille Aragón.

Nous sommes dans les premières années de la guerre civile qui ravagea le Salvador de 1979 à 1992. Ce matin-là, María Elena, une vieille femme, « *maigre, osseuse, le nez crochu ; (…) les cheveux poivre et sel, raides, attachés en queue de cheval* » est heureuse car elle s'apprête à reprendre du service auprès de la riche famille Aragón. Elle a été embauchée par don Betío pour s'occuper de la maison de son fils, Albertico, qui vient de revenir dans son pays natal avec Brita, sa fiancée, après avoir passé plusieurs années en URSS. Le père de don Betío, qui l'avait fait entrer à son service alors qu'elle était toute jeune, s'est suicidé il y a de nombreuses années (*Tirana memoria*) et son autre fils, don Clemente, a été assassiné (*Effondrement*). Don Betío connaîtra lui aussi une fin misérable dans les années 90 (*Là où vous ne serez pas*).

Toutefois, lorsque María Elena arrive, la maison est vide. Elle apprend par des voisins effrayés que le couple vient d'être kidnappé par la police secrète. Pour retrouver le jeune homme, elle décide de mentir à sa fille dont l'ambition l'a conduite à se compromettre avec la junte et de retrouver la trace d'un ancien prétendant, devenu policier : le Viking. Ce dernier est un ancien catcheur d'autant plus nostalgique de ses exploits d'antan qu'il se meurt, rongé de l'intérieur par un cancer de l'estomac qu'il refuse de faire soigner. Le choix du métier de catcheur n'est pas innocent. Dans un pays en paix, la violence relève du folklore bon enfant. En temps de guerre, par contre, tout le monde avance masqué, à commencer par le Viking qui porte « *le masque de la mort sur le visage* ». S'il agonise lentement, ce dernier reste l'émissaire de la mort puisqu'il a participé à l'enlèvement du jeune Aragón et de sa compagne. Les prisonniers sont d'ailleurs eux aussi encagoulés avant d'être amenés au Palais Noir, le siège de la police, pour y être torturés ou, pire encore, à l'Opéra : « *L'Opéra est de l'autre côté de la cour. On n'y emmène que ceux qui ont beaucoup à raconter. Les autres passent directement des égouts aux mains des découpeurs, auxquels ils crachent le nom et l'adresse exigés au premier coup de machette, au rythme des chansons* rancheras *qu'écoutent les découpeurs.* »

Lors de son odyssée dans les rues de San Salvador, María Elena reconnaîtra son petit-fils, Joselito, parmi les insurgés masqués qui tendent des embuscades et commettent des attentats. La mort est partout et comme elle le découvrira à ses dépens, elle ne respecte rien, ni les églises ni les hôpitaux.

Dans ce roman, dont le rythme s'essouffle cependant peu à peu, Castellanos Moya parvient à recréer l'atmosphère de terreur et de méfiance paranoïaque qui règne dans une ville livrée au chaos de la guerre civile. Il n'y a cependant chez lui aucun manichéisme : junte et guérilla sont aussi aveugles l'une que l'autre, tirant sans le savoir sur ceux qu'ils aiment ou respectent, et le lecteur ne pourra s'empêcher d'éprouver de la compassion pour le Viking, voire pour ses camarades qui, tout en étant de sombres salauds espérant que Brita soit encore vivante pour pouvoir la sodomiser à tour de rôle avant la fin de son agonie, restent terriblement humains.

Éric Bonnargent

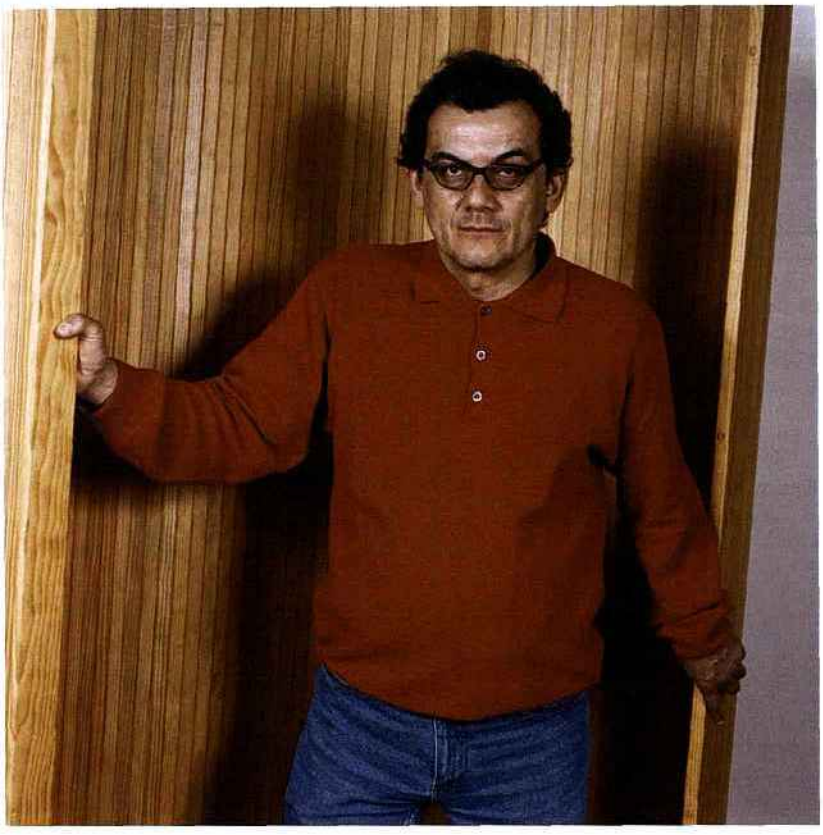
LA SERVANTE ET LE CATCHEUR
Traduit de l'espagnol (Salvador) par René Solis, Métailié, 236 pages, 18 €

Eléments de recherche : ***DONNER LA PAGE ENTIÈRE*** MÉTAILIÉ ou EDITIONS MÉTAILIÉ : maison d'édition, toutes citations

Le matricule des anges
Le mensuel de la littérature contemporaine
18 RUE GUILLAUME PELLICIER
34004 MONTPELLIER CEDEX 1 - 04 67 92 29 33

MARS 13
Mensuel

Surface approx. (cm²) : 3893


Isabelle Lévy-Lehmann

C'est un joli rêve, un espoir qui parfois me trotte dans la tête, l'idée d'écrire un roman dans lequel toutes les pièces du puzzle seraient rassemblées, réunies. Mais je ne pense pas y arriver un jour. C'est peut-être au lecteur de rassembler les pièces du puzzle en lisant les livres.

La Servante et le catcheur fait partie de la tétralogie autour de la famille Aragón. Comment est né ce projet de quatre livres ? Comment a-t-il évolué au fur et à mesure de la publication des romans ?

Il n'a jamais existé de projet avec X livres : cela s'est juste développé au hasard, dans le désordre, sans suite chronologique. Le premier livre était *Là où vous ne serez pas* (2003), dont Alberto Aragón est un des personnages principaux. Mais à ce moment-là, je ne savais pas encore que j'allais inventer le monde de la famille Aragón, si bien que le roman suivant, *Insensatez – Déraison* (2004), n'a rien à voir avec cette famille. Ensuite il y a eu *Effondrement* (2006), qui évoque la guerre entre le Salvador et le Honduras, et j'en ai profité pour montrer un autre Aragón. De là découla *Tirana memoria* (2008), qui parle du coup d'État de 1944 au Salvador et introduit la génération précédente de la famille. Et pour finir, *La Servante et le catcheur* (2011), n'est pas tout à fait un livre sur la famille Aragón, mais plutôt sur celle de son employée de toujours, María Elena.

Dans ce livre (*La Servante et le catcheur*), vous accordez une grande importance à la géographie de la capitale du pays. Le roman sert aussi à reconstituer une géographie perdue ?

Oui, le roman me permet de reconstruire le San Salvador de mes souvenirs. J'ai rencontré en Espagne un journaliste qui m'a dit qu'il avait parcouru la ville du livre à l'aide d'un plan de Google, et ne s'était pas perdu. La ville s'est pas mal agrandie. Par ailleurs, le centre historique, dans lequel se déroule une bonne partie de l'action du roman, est désormais à l'abandon et très dégradé. Beaucoup des édifices dont je parle n'existent plus.

Les opposants à la Junte se cachent derrière des foulards et des secrets ou sont encagoulés avant d'être emmenés au Palais noir pour y être torturés. Les tortionnaires, eux, agissent à visage découvert. Est-ce pour mêler le rôle de bourreau et celui de victime que vous avez choisi de faire de votre tortionnaire un ancien catcheur ayant abandonné son déguisement de pacotille ?

En vérité, on a toujours su au Salvador que certains catcheurs travaillaient comme tabasseurs dans la police. Roque Dalton a même écrit un poème là-dessus. C'était connu de tous. Cela m'a toujours frappé. De plus mon père était un fan de la lutte libre, il nous emmenait même voir parfois des combats dans l'Arène Métropolitaine, et quand nous n'y allions pas, on regardait les combats le samedi soir à la télé. Ce n'est donc pas étonnant qu'un personnage de catcheur soit apparu dans mon roman.

La littérature au Salvador, surtout si on en croit le Edgardo Vega de votre roman *Le Dégoût*, ne bénéficie pas d'une Histoire et d'une tradition importantes : cela vous condamne-t-il à n'être que peu lu par vos concitoyens ? Est-ce plus difficile d'écrire si on est salvadorien que si on est argentin ou mexicain ?

Ce n'est pas plus difficile d'écrire quand on est salvadorien que lorsqu'on est argentin ou mexicain ; ce qui est plus difficile, c'est de pénétrer dans le réseau de publications, de diffusion et promotion du livre à l'échelle du continent. Le Mexique et l'Argentine ont des plateformes culturelles qui permettent aux écrivains de décoller quasi automatiquement vers l'arène internationale. Ces plateformes sont mises en place grâce à des budgets pour la culture et le rayonnement international. Un écrivain du Salvador ne pourra jamais compter là-dessus, il devra se mouiller tout seul, avoir une grande capacité de résistance, et une confiance dans son œuvre à toute épreuve. Je parle de ça dans un de mes essais dans *La Metamorfosis del sabueso – La Métamorphose de l'enquêteur.*

Dans *Les Détectives sauvages*, Roberto Bolaño fait dire à Abel Romero que si le mal a une cause, il est possible de lutter contre lui alors que s'il n'en a pas, « *nous sommes foutus* ». Pensez-vous que nous sommes foutus ?

Non seulement on est foutus, mais bien foutus.

Propos recueillis (par mail)
par Éric Bonnargent et Thierry Guichard
Traductions : Adriana Romero-Nieto et Chloé Brendlé

Eléments de recherche : ***DONNER LA PAGE ENTIÈRE*** MÉTAILIÉ ou EDITIONS MÉTAILIÉ : maison d'édition, toutes citations